

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 7 septembre 1923

Sommaire :

La preuve de la trahison

Hilaire Belloc

L'expérience russe

Petit essai sur la mentalité russe par
un occidental catholique

Léopold Levaux

Par delà les frontières linguistiques

Camille Jacquart

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'A. C. J. B. à Liège, J. Schyrgens.
Enquête sur le nationalisme, Fernand Deschamps.

La Semaine

☉ *Le conflit italo-grec — habile amplification politique d'un crime de droit commun, Mussolini ayant vu tout ce qu'il y avait de « possibilités » dans un vulgaire assassinat — vient démontrer par le fait l'utopie d'une Société des Nations dans un monde qui a renié le Droit Chrétien.*

L'Angleterre est aux abois : le nationalisme italien met en péril sa suprématie dans la Méditerranée. La France se frotte les mains : le geste du dictateur italien sert joliment ses intérêts dans son différend avec l'Angleterre.

Et de pédants docteurs continueront à nous parler de Justice et de Droit !

L'Europe en ce moment n'est qu'un ensemble de nationalismes qui s'observent, qui s'affrontent, prêts à s'entredéchirer.

Et l'Église du Christ qui veut que l'on soit frères

par delà les Patries, l'Église qui exalte le patriotisme comme une vertu, l'Église est ravagée par cette passion du nationalisme.

☉ *Catastrophe sans précédent au Japon. Sans Dieu, sans la rédemption par Jésus-Christ, sans l'Église, comment comprendre que de pareils cataclysmes sont dans « l'ordre », dans cet ordre dont les humains sont le facteur principal et la fin, les hommes immortels créés pour décider durant leur court séjour ici-bas, s'ils veulent le ciel ou l'enfer. Dans cet ordre, les forces naturelles sont les instruments de la divine Providence.*

☉ *En Allemagne certains craquements précurseurs sont perceptibles. Berlin semble craindre que la Ruhr « en ait assez » et que la Rhénanie n'envoie bientôt promener l'intangible unité allemande.*

Il n'y a pas
de
meilleur
CHOCOLAT
que
DUC

CHOCOLAT



DUC ANVERS

MARQUES :

Régal DUC

Lina DUC

José DUC

Minon DUC

Isis DUC

La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Compte-chèque : 48916

Téléphone : 299.45

Conditions de l'abonnement :

Un an 25 francs

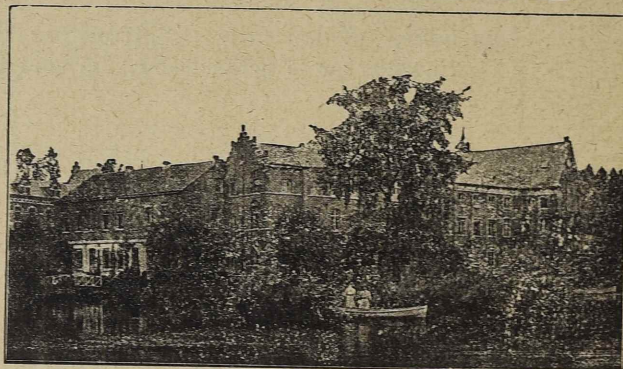
Six mois 15 francs

Le numéro 75 centimes

Pour l'étranger, port en sus

Numéros spécimens sur demande

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

situé dans un coin du pays brabançon

à **HOEGAERDE (près Tirlemont)**

au sein d'un rallon choyé par la nature

entouré d'un parc de 7 hectares

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs

La preuve de la trahison

L'Amiral Consett a publié récemment un livre sous le titre : *La Victoire des forces sans défense*. L'auteur a voulu démontrer au grand public anglais ce que depuis des années tout le monde sait sur le continent, à savoir : que pendant les premiers mois de la guerre il n'y eut pas de blocus sérieux des pays ennemis par les forces navales de l'Angleterre.

Le livre a eu un grand retentissement. On l'a beaucoup discuté et — naturellement — l'affaire n'a pas eu de suites. Aucun nom n'a été cité. Personne n'a été puni.

L'ouvrage de l'Amiral Consett n'est pas un plaidoyer tendancieux (comme le sont les neuf dixièmes des commentaires modernes sur les affaires publiques), c'est une démonstration. L'auteur établit simplement par des chiffres comment la Prusse et l'Autriche-Hongrie — et par elles la Bulgarie et la Turquie — furent alimentées en nécessités de guerre de toute sorte pendant des mois, parce que le blocus de la flotte anglaise était inefficace. Et la preuve est fournie que cette inefficacité ne provenait en aucune façon d'une impuissance de la marine britannique. Non. Elle était le résultat d'une politique délibérée en vertu de laquelle il fut permis à des marchandises destinées à soutenir l'ennemi dans sa lutte contre la Grande-Bretagne et ses Alliés, de passer à travers la ligne du blocus.

Il n'y a pas de réponse possible aux faits allégués. On n'y a d'ailleurs pas répondu. Ils sont vrais. La conclusion c'est que la grande guerre eût pu être gagnée après quinze ou vingt mois si la puissance navale anglaise avait été employée par les politiciens et leurs appuis financiers pour « bloquer » l'ennemi. Les politiciens, agissant pour compte d'intérêts commerciaux et financiers, en ont décidé autrement. Très consciemment, sachant très bien ce qu'ils faisaient en empêchant le blocus d'être efficace, ils ont été cause que la guerre, au lieu de durer quinze ou vingt mois, dépassa les cinquante et un mois. Qui-conque a perdu dans la seconde moitié de la guerre, un fils, un frère ou un époux, en est redevable aux politiciens — ou plutôt aux hommes riches auxquels ils obéissent — et à la manière dont ils ont conduit le blocus au début des hostilités.

Ce n'est pas là de la rhétorique, ni le son d'une cloche auquel on peut opposer le son d'une autre cloche. C'est de l'histoire basée sur de l'arithmétique, contre laquelle rien ne peut prévaloir.

Il n'y a pas que les formidables sacrifices en hommes que nous devons à la sujétion des politiciens à des intérêts privés. La crise économique européenne en général — et la crise anglaise en particulier — est la conséquence la plus durable du prolongement de la guerre. Ajoutez-y ce que commencent à voir même les moins intelligents et les plus volontairement aveugles : c'est que, de toutes les puissances victorieuses, la Grande-Bretagne a souffert le plus politiquement et économiquement, et que c'est elle qui souffrira le plus encore.

Comme de coutume quand quelque chose de vraiment probant est apporté pour démontrer que la conduite des affaires publiques va de mal en pis, le livre de l'Amiral Consett a été officiellement boycotté.

Tout ce que l'on a tenté comme réponse c'est d'affirmer que la position internationale de l'Angleterre au début de la guerre était tellement délicate, surtout vis-à-vis des États-Unis, qu'il n'était pas possible de rendre le blocus des pays ennemis tout à fait efficace. L'Amiral Consett avait prévu la chose et il a réfuté à l'avance dans son livre ce pitoyable plaidoyer.

* * *

Mais la question présente un autre aspect auquel on n'a rien répondu, auquel on ne peut rien répondre, et qui a plus d'importance pour l'avenir de l'Angleterre que tout ce que l'on peut dire pour ou contre l'attitude de la Grande-Bretagne vis-à-vis des pays neutres y compris les États-Unis, au début du conflit mondial : *il y a que l'ennemi a été abondamment fourni par des hommes habitant l'Angleterre, par des Anglais.*

Et pourtant personne n'a été puni pour avoir trahi, personne n'est même en danger de l'être.

Je sais très bien qu'il n'y aura pas de sanctions aux chiffres irréfutés et irréfutables que je vais citer sur l'autorité de l'Amiral Consett. J'aurai la satisfaction d'avoir acté la chose et, plus tard, quand la corruption politique aura conduit au désastre national, le lecteur pourra se consoler en découvrant que les faits furent publiés, soulignés, et que rien n'a été fait lors de leur dénonciation.

Je ne m'occuperai pas de la politique générale qui autorisait à trafiquer par l'intermédiaire des neutres avec l'ennemi. Je n'envisage que ceci : la fourniture à l'ennemi de marchandises venant d'Angleterre. Les politiciens ont autorisé pareille fourniture sans interruption au profit d'intérêts particuliers. L'accusation pèse évidemment plus lourdement sur ceux qui ont bénéficié de cet abominable trafic, que sur leurs serviteurs au Parlement qui exécutaient leurs ordres.

Commençons par le cacao brut, expédié d'Angleterre en Scandinavie et en Hollande. Le cacao était un aliment des plus précieux en temps de guerre. Quelles quantités de cacao a-t-on expédiées en surplus d'ANGLETERRE (non pas des pays neutres) vers les États Scandinaves et la Hollande pendant l'année 1915 ? Quelle quantité nos marchands de cacao ont-ils envoyée à ces pays, en plus du trafic normal, en sachant très bien que ce surplus servirait à soutenir l'ennemi contre leur patrie ? Plus de DOUZE fois la quantité d'avant-guerre. En d'autres mots, alors que les importateurs neutres n'avaient pas besoin d'un million, ces hommes rapaces firent en sorte que plus de onze millions passèrent à l'ennemi. Ils se remplirent

les poches (en secret, évidemment) et restèrent indifférents à l'aide apportée à l'ennemi, indifférents à la prolongation de la guerre, ne se préoccupant que d'une chose : s'enrichir.

* * *

Venons-en aux huiles fournies par des négociants anglais au Danemark. En 1913, ce pays importait d'Angleterre, pour sa consommation propre, 6000 tonnes. En 1915, en plus de chaque tonne destinée à satisfaire les besoins danois, nos marchands ajoutaient *deux tonnes et demie* à destination de nos ennemis.

Pour les tourteaux, quand, dans la seconde année de la guerre, *treize livres* étaient expédiées pour être consommées au Danemark, on en expédiait *quarante-deux* qui passaient aux Allemands.

En copra, la marge de la trahison est plus grande encore. Le chiffre pour la toile est énorme. Pour chaque *dix livres* exportées au Danemark avant la guerre, on exporta *cent cinquante-deux livres* en 1915, et *cent nonante-sept livres* en 1916.

Les importations de résine — matière essentielle à l'ennemi — furent *MILLE* fois plus importantes qu'avant la guerre. Ce chiffre est tellement fantastique qu'il en devient presque comique. La fibre de coco se vit multipliée par quatre ; le cachou par sept ; le caoutchouc par treize ; la colle et la gélatine par cinq en 1915, et par le chiffre effarant de cinquante-huit en 1916. Même les souliers furent de la partie. En 1915 nous avons envoyé deux et demi fois autant de souliers au Danemark qu'avant la guerre, et en 1916 trois fois autant.

Ceux qui se battirent à Passchendaele aimeront savoir que la Hollande, qui normalement nous achetait environ cinq millions de ciment avant la guerre, nous acheta, au profit des Allemands, pendant l'année où l'emploi par ceux-ci, dans ce fameux secteur, de ciment dans la construction de « pill boxes » qui coûtèrent la vie à d'innombrables jeunes Anglais, *onze fois* autant de ciment qu'avant la guerre.

En d'autres mots, les hommes qui trafiquaient en ciment, se sont enrichis en livrant à l'ennemi les onze douzièmes de ce qu'ils exportaient.

Après de pareils chiffres, le lecteur sera moins étonné d'apprendre que l'on ne fournit du café aux Allemands que dans la proportion de six ou sept fois ce que l'Angleterre exportait en Scandinavie avant la guerre.

Il faut citer, pour terminer cette liste étonnante, les trois produits les plus « probants » :

1^o L'étain était de nécessité vitale pour l'ennemi, tout l'étain provint de sources britanniques.

3^o Le coton, plus nécessaire encore, puisqu'il était la matière première des explosifs qui faisaient pleuvoir les projectiles sur les troupes anglaises.

3^o Le nickel, tout particulièrement nécessaire pour les munitions des armes légères. Le nickel fourni aux Allemands tuait nos jeunes gens. Vendre du nickel aux Allemands par l'intermédiaire de petits États neutres qui le leur passaient, n'était pas plus moral ni plus patriotique que d'aller porter une caisse de cartouches directement à l'ennemi.

* * *

Comment fit-on pour ces trois produits essentiels à la guerre moderne ?

Je commence par le coton, parce que, bien que le coton ne soit pas produit en Angleterre, il était vendu à l'ennemi par des acheteurs anglais. Les chiffres que je vais citer profitent donc à des hommes qui plaçaient leurs intérêts privés, leurs fortunes, au-dessus de la vie des jeunes Anglais, au-dessus de la sécurité et de l'honneur de leur pays.

Avant la guerre, la Suède importait d'Angleterre 2000 de coton. Dans la deuxième année de la guerre ce chiffre fut multiplié par cinq (10.300).

Le chiffre pour la Norvège était en temps de paix 436. Pour aider l'Allemagne contre l'Angleterre ce chiffre passa en 1915 à *six mille six cents*.

Le Danemark importait quatorze en temps de paix. En 1915 nous avons fourni à l'Allemagne par le Danemark *TROIS MILLE* et en 1916 *SIX MILLE*. N'est-ce pas une énormité ?

Venons-en au nickel. Je le répète, l'homme qui a fourni du nickel à l'Allemagne pendant la guerre est aussi coupable que celui qui aurait été remettre en personne des cartouches à l'ennemi. Voyons les chiffres. En 1915 il a été expédié de ports anglais au Danemark *plus de douze fois* plus de nickel qu'avant la guerre. En d'autres mots, les onze douzièmes du nickel exporté ont servi à tuer de jeunes Anglais luttant à l'étranger pour le salut de l'Angleterre.

Pas moyen d'é luder ces chiffres. Peu d'hommes les ont publiés, moins encore les ont commentés et jusqu'à présent personne n'a osé courir le risque d'en tirer la seule conclusion possible.

Le plus patriotique de nos journaux quotidiens s'est borné à dire qu'il espérait que leur publication « conduirait à ce que l'on fasse mieux à l'avenir ». Voilà qui est stérile. Il n'y a aucune raison pour que les chiffres publiés par l'Amiral Consett améliorent en rien les mœurs ni de ceux qui agissent aussi abominablement ni des politiciens qui se prêtent aux manœuvres de ces hommes sans conscience. Tant que les noms des coupables n'auront pas été publiés, tant que des sanctions n'auront pas été prises, sous une forme ou sous une autre, ces odieuses pratiques continueront. Il est probable d'ailleurs qu'elles continuent en ce moment...

Les grandes nations commerçantes de l'histoire ont invariablement péri par cette préférence de la fortune particulière sur le bien public.

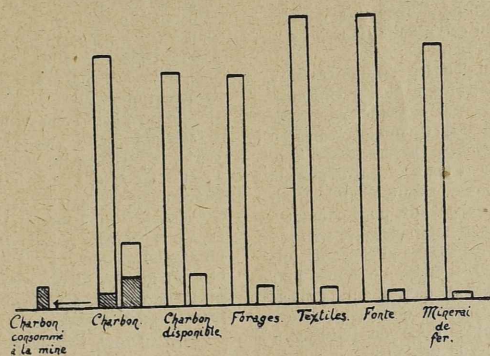
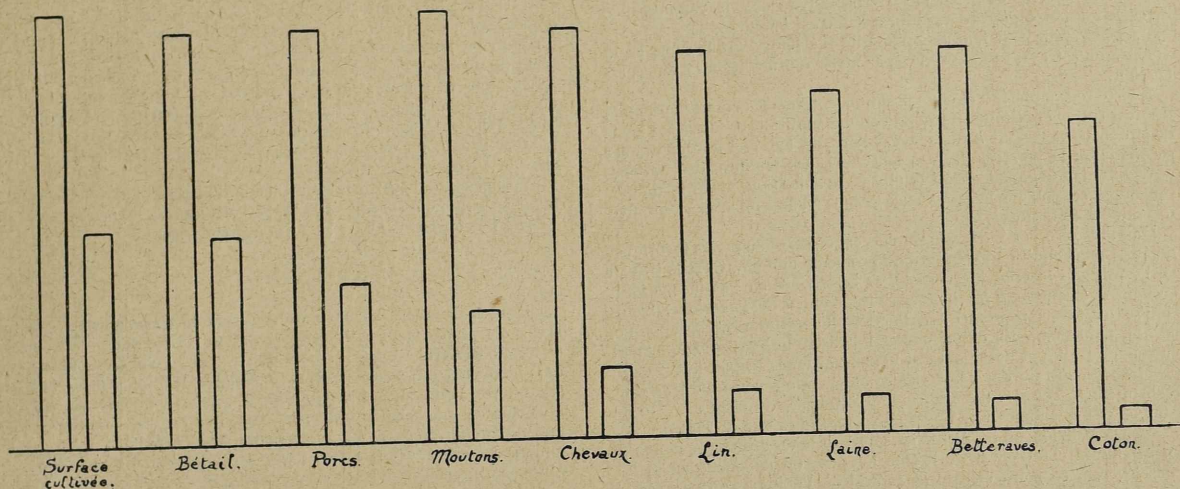
J'ignore quels sont les hommes ou quel est l'homme qui contrôle en Angleterre le commerce du nickel. Il est certain, étant données les conditions du commerce moderne, qu'il y a un homme principalement coupable. Si la question était portée au Parlement et dans la presse, il est certain que cet homme-là serait vite découvert. On trouverait certainement l'homme (ou dans un groupe d'hommes l'homme prééminent) qui contrôle le nickel. La livraison de nickel à l'ennemi a dépendu de cet homme-là.

Je prétends que si nous ne connaissons pas son nom, si après sa désignation cet homme-là n'est pas puni, rien ne pourra empêcher la continuation des mœurs que révèlent les faits cités, rien n'arrêtera le déclin d'une nation qui tolère de pareils crimes.

HILAIRE BELLOC.



L'expérience russe



Nous empruntons ces diagrammes à une étude de M. Belloc dans *The illustrated Review*. La situation économique de la Russie d'avant-guerre y est comparée à la situation de ce pays après quatre années de bolchévisme. L'agriculture est ruinée, les terres cultivées ont diminué de moitié ; la moitié du bétail a disparu, 60 % des porcs ; 70 % des moutons ; il reste à peine 1/6 des chevaux. La production du lin (dont toute l'Europe était tributaire) est tombée au neuvième de ce qu'elle était, la laine au dixième, la betterave au quinzième, le coton au dix-septième.

Au point de vue industriel le désastre est plus grand encore.

La production totale du charbon est tombée au quart de ce qu'elle était, pratiquement même à moins encore, car la perte et le gaspillage sur le carreau ont presque doublé. Le charbon disponible n'est que le sixième de ce qu'il était avant la guerre. Les forages pour les huiles n'ont plus que le dixième de leur ancienne importance. La fabrication des textiles n'est plus que le seizième d'antan. L'acier ne compte plus...

Voilà le tableau de la plus effroyable catastrophe dans la vie d'une grande nation qu'ait enregistrée l'histoire. Et il n'a fallu pour en arriver là que quatre ans : 1917-1921.



Petit essai sur la mentalité russe par un occidental catholique (1)

De la géographie à l'histoire, et de l'histoire à la religion, il y a approfondissement et pénétration progressive dans la connaissance de cette matière organisée par un esprit qu'est l'homme.

La géographie agit sur les sens. Elle n'atteint l'intelligence et la volonté qu'à travers le physique, par mode d'infiltration et de répercussion.

L'histoire, comme fait et comme action, considérée comme l'ensemble des institutions existantes et aussi comme tradition et atavisme héréditaire, atteint l'esprit à plein. C'est le grand axe réel autour duquel se cristallise la personnalité des individus, des familles, des nations, et de l'humanité globale. C'est la plus forte condition, après le tempérament personnel, que la Providence assigne à l'âme appelée à l'épreuve formidable de cette vie.

Mais l'histoire, comme la géographie, est de soi — au moins théoriquement — une condition extérieure du problème humain. C'est le travail de l'esprit qui la rend intérieure. Par ce travail, en bas inconscient, en haut très conscient, les hommes s'imprègnent de l'ambiance historique et c'est, en concordance avec l'action climatérique et géographique, ce qui, finalement, les différencie et les distribue psychologiquement en races, peuples et nations. C'est le résultat de ce travail que Joseph de Maistre constate dans sa fameuse observation, combien sagace et réaliste : « Je connais des français, des italiens, des russes... Je ne connais pas d'hommes ». L'Homme est une pure vue de l'esprit.

Avec la Religion, on pénètre vraiment dans le for intime des hommes, on atteint le nœud vital du drame humain, on débouche en pleine conscience, à ce point central et capital où l'homme se dédouble et se voit, en même temps qu'il voit se profiler, sur l'écran intellectuel, l'ombre de Dieu sous forme de commandements à respecter, de vérité à faire. *Veritatem facientes*. Sociologiquement parlant, ce qui distingue avant tout et par-dessus tout les groupes humains, c'est la conception moyenne qu'ils se font de ce « Dieu » et de ces « commandements », c'est la manière habituelle dont se passe chez eux ce travail sacré de comparaison entre « Dieu » et ses « commandements » d'une part, et la poussée des appétits, de l'autre, et surtout, ce travail de décision morale entre les deux, qui emporte l'action et l'oriente dans un sens juste ou faux, favorable ou funeste, bon ou mauvais.

Je sais bien que ce critérium est non venu pour les économistes purs, que ces idées font rire comme de grosses naïvetés, et non venu aussi pour les politiques purs, pour un Bainville, par exemple, admirable physicien de l'histoire, mais à qui il manque d'être prolongé par un métaphysicien. Les uns tiennent pour le ventre, les autres pour la tête. Il faut tenir à la fois et hiérarchiquement pour le ventre, pour la tête et pour quelque chose qui est plus haut que tout, plus déterminant, en fin dernière, que tout, l'âme. Autrement dit, pour connaître un peuple, il faut sans doute savoir quel est son habitat géographique et quelle est son histoire. Mais on ne saura pas grand-chose de lui, et même ce que l'on en sait on le saura mal, si en même temps l'on ne sait quelle est son attitude profonde envers Dieu et, quand la question se pose, envers l'Église de Dieu. Cela, parce que l'homme est l'homme, c'est-à-dire un animal raisonnable, doué de puissances intellectuelles et affectives, devant qui la vue de l'être fait surgir spontanément et logiquement la question Dieu, ou, si l'on veut, la question de la Cause première et toute la chaîne des « questions maudites » qui en découlent. A cela rien d'autre à faire qu'à constater et à reconnaître.

D'un autre côté, si Dieu est Dieu, si le Christ est le Christ, si l'Église est l'Église, si tout ce qu'enseignent nos catéchismes n'est pas un leurre, il faudra bien que l'on s'aperçoive plus ou moins clairement, tôt ou tard, mais que l'on s'aperçoive qui a Dieu pour soi, et qui ne l'a pas ou l'a contre soi. Je ne parle pas des incroyants, à qui l'indispensable Foi manque pour percevoir ces choses, comme un Taïné par exemple, qui peut bien mesurer empiriquement l'importance du christianisme, comparé par lui à « une grande paire d'ailes », dans un mot fameux que tout le monde connaît, mais qui ne peut même pas se

faire une idée de la part qu'occupe dans l'histoire le surnaturel, qu'il nie radicalement. Je parle des croyants, surtout quand ces croyants c'est un Bossuet s'attachant à déceler les grandes vues que la Providence déroberait sous la marche apparente du monde, ou un Soloviev conjecturant l'avenir de la Russie d'après son passé, ou encore un Pie X caractérisant l'histoire de la nation française par rapport à Dieu et à son Église. Il est clair que la voie où s'aventurent ces historiens complets, à la fois savants pour connaître et, suivant le mot très exact que Léon Bloy s'appliquait à lui-même, « explanateurs de l'histoire », pour interpréter, que cette voie, dis-je, est difficile et pleine d'embûches, et qu'elle est, pratiquement, invérifiable et variable d'homme à homme. Néanmoins, il y a, même dans ce domaine si plein de mystère, des évidences que l'on sent et qui s'imposent avec force. Nous avons tous pu nous en rendre compte depuis 1914. Qui de nous, catholiques, n'a fait l'exégèse des événements du point de vue providentiel ou, tout au moins, n'a adhéré à l'exégèse qu'en a faite un Benoît XV, un Cardinal Mercier, nous y montrant la Main justicière et vengeresse de Dieu ?

Tâchons en tout cas, de lire un peu dans l'histoire et dans la mentalité religieuses du peuple russe, à la lumière de ces observations.

Mais parcourons d'abord les faits à grands pas.

* * *

Quand la Russie païenne est touchée par le christianisme, que lui apporte Byzance (entre Photius, initiateur du schisme — IX^e siècle — et Michel Cérulaire qui le consumma — XI^e siècle), le schisme est déjà latent entre Byzance et Rome. La conversion officielle de la Russie date de la fin du X^e siècle, avec le grand Wladimir. La Russie, au point de vue religieux, devient alors une province grecque, avec une hiérarchie grecque, un métropolite grec, installé à Kiev — la « mère des villes russes » — et qui y réside pendant plus de deux cents ans. La consommation du schisme grec — au XI^e siècle — passe pour ainsi dire inaperçue en Russie. Et « le mal byzantin » imbibé à loisir la mentalité de cette Russie encore vagissante. On peut donc dire qu'il lui est congénital.

L'invasion tatare déplace le siège métropolitain, qui passe à Wladimir, où il se fixe à peine, puis à Moscou, où il demeure (1325). De grec, par la force des choses, le métropolite devient russe. Le christianisme russe se nationalise. Mais il reste toujours, hiérarchiquement, tributaire du patriarcat de Constantinople, lui-même insoumis, depuis deux siècles déjà, au Saint-Siège romain. Cette tendance à la nationalisation — schismatique à l'égard de Constantinople, comme celle-ci l'est à l'égard de Rome — s'accroissant, un beau jour, la métropole moscovite se mue à son tour en patriarcat autonome. La chute de Constantinople aux mains des Turcs (1453) et la chute qui s'ensuit de son prestige, d'une part ; de l'autre, la délivrance de la terre russe « rassemblée » du joug tatar (vers 1500), avaient convergé au même effet : le relâchement des liens de subordination de l'Église russe à l'Église grecque. Le patriarcat dura un peu moins d'un siècle et demi, exactement de 1589 à 1720, avec des hauts et des bas.

Pierre le Grand supprime le patriarcat et y substitue le Saint-Synode, espèce de concile réduit et permanent, où le Tsar est représenté par un Haut-Procureur, « œil de l'Empereur » au sein du Conseil synodal et dont le consentement est requis pour rendre exécutoire n'importe quelle décision. C'est l'absorption complète de l'Église russe par l'État russe. C'est le triomphe du « mal byzantin ».

Dans ce mal, l'éminent et défunt abbé Bousquet, vice-recteur à l'Institut catholique de Paris, découvrait deux éléments essentiels : « c'est, d'une part, la manie que contracte le pouvoir civil de s'occuper des choses religieuses, manie qui a reçu le nom de *tsaropapisme*, et, d'autre part, cette passion d'autonomie religieuse, formée d'un nationalisme étroit et d'un besoin orgueilleux de domination, qui fait croire aux Byzantins que l'indépendance d'un État et la suprématie politique d'une cité appellent nécessairement, dans l'ordre religieux, l'indépendance de toute juridiction étrangère et la prééminence sur les autres églises ». (*L'Unité de l'Église et le Schisme grec*, p. 56 ; Ed. Beauchesne, Paris, 1913).

L'occupation tatare n'a pas dû être pour peu dans l'élaboration de ce byzantinisme des esprits russes. On a dit que les Russes avaient fait leurs Croisades sur place. La Religion, l'Orthodoxie s'est alors confondue avec le patriotisme au point que *pravoslavy* (orthodoxe) est devenu dans la langue l'équivalent de russe, et que le triomphe d'or de la croix surmontant le croissant, au haut des églises de la « Sainte Russie », y est comme l'emblème altier de la suprématie russe religieuse, mais aussi politique et militaire, sur l'Orient. La conséquence générale

(1) Voir la *Revue Catholique des Idées et des Faits* des 8 avril, 5 mai, 7 juillet 1922.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

L'A.C.J.B. à Liège

La journée du 2 septembre marquera sans conteste une date de la plus haute importance dans les fastes de l'Association Catholique de la Jeunesse Belge. Qu'était donc le Congrès provincial qui s'est tenu dans la cité ardente, par ce radieux dimanche, où la splendeur estivale jeta peut-être son dernier éclat au premier crépuscule de l'automne ? La révélation de l'extraordinaire vitalité des œuvres de jeunesse dans la province de Liège, assurément, mais surtout la démonstration par le fait de la puissance du lien fédéral que crée l'A.C.J.B.

Réduction de toutes les fractions de l'activité juvénile au même dénominateur commun, concentration de toutes les forces éparées, unification de tous les vœux dans un idéal supérieur : la Belgique au Christ ! c'est le but bien connu, parce que mille fois affirmé, de l'A.C.J.B., c'est ce qu'elle est en train de réaliser magnifiquement au pays de Liège. Respectant jusqu'au scrupule l'autonomie des œuvres qu'elle groupe sous le même étendard, laissant à chacune sa physiologie propre et son individualité, elle superpose à leurs fins particulières une finalité plus haute, elle les imprègne de la pensée catholique, elle leur infuse l'esprit de foi et d'apostolat. De toutes les unités éparpillées elle fait une armée et cette armée elle la mène à la conquête des âmes, au triomphe du Christ.

Cinq mille jeunes gens, venus de toutes les parties de la province liégeoise, quelques-uns de la région de Montzen, n'ont pas cessé au cours de cette brillante journée d'acclamer l'idée religieuse, plus exactement, la primauté de l'idée religieuse. C'était plaisir à voir cette vaste assemblée sur laquelle passaient les grands souffles de l'enthousiasme, non pas agitée et tumultueuse, mais comme naturellement ordonnée et disciplinée, gardant jusque dans la ferveur de ses élans la dignité de la tenue chrétienne.

Mais quelle joie pétillait dans tous les yeux, quelle allégresse rayonnait sur tous les fronts, quelle fierté éclatait dans toutes les démarches ! Les cercles les plus modestes, perdus au fond de la province, se sentaient grandir par le coude à coude avec les autres plus importants dans l'armée de la jeunesse, ils réalisaient cette idée que l'association sait d'épis isolés faire la gerbe, bien plus, qu'elle n'additionne pas, mais qu'elle multiplie. Ils se sentaient vraiment les soldats du Christ, enrôlés dans une milice d'élite, appelés par la confiance des chefs à faire preuve de bravoure et une noble exaltation électrisait les esprits.

Ma tâche n'est pas ici de décrire longuement cette manifestation que tous les quotidiens de la capitale et de la province ont relatée par le menu, je me borne à détacher quelques traits, à citer quelques paroles d'une particulière importance où se révèle bien l'idée maîtresse de ce Congrès, la suprématie de la religion de l'Évangile, plus intimement connue, plus ardemment aimée, plus fidèlement vécue, plus généreusement conquérante.

Il serait aisé mais trop long de la rechercher dans les rapports, discussions et vœux des multiples sections entre lesquelles s'est répartie l'activité des congressistes : section universitaire, Cercles d'études, Patronages, Estantiennes des vacances, Cercles liturgiques, sociétés gymnastiques, scoutisme, sociétés dramatiques, Jeunesse ouvrière, et syndicaliste, Jeunesse agricole, œuvres de presse. Quelles ruches bourdonnantes où les diligentes abeilles ont élaboré le miel exquis de la doctrine et de l'action catholiques ! Quelle franche et loyale participation des jeunes aux débats où s'affirme leur précoce personnalité ! Quelle émulation des bonnes volontés agissantes pour confronter les résultats obtenus dans ces divers domaines avec les nécessités présentes et les exigences de demain, pour promouvoir le progrès dans toutes les directions !

Ce qui frappe et ravit l'observateur dans ces palabres familières et sans apprêt, c'est la collaboration cordiale de prêtres aimés des jeunes et de l'élément laïc, le bon ton qui y règne, la sage liberté qu'on y prend, l'esprit familial qui y domine. L'évêque de Inshilla, Mgr Lammine, a parcouru toutes les sections avec une bonne grâce infatigable

et trouvé pour chacune d'elle la parole opportune, le mot de la situation, toujours merveilleusement lucide et approprié.

Vraiment le diocèse de Liège peut s'enorgueillir à juste titre de cette splendide efflorescence d'œuvres de jeunesse, de cette riche moisson d'avenir. La foi ne périlitera jamais au pays de saint Lambert.

* * *

La Cathédrale St-Paul nous réservait un spectacle d'inoubliable grandeur, d'impressionnante majesté. Si vaste qu'elle soit, elle suffisait à peine à contenir la foule immense qui inondait ses parvis. *Atria turba tenet*. Et cette foule, alternant pour les parties propres de la messe avec les Grégoriennes expertes sous la direction de Dom Lecroq chantait ses adorations, ses actions de grâces, ses supplications sur un rythme puissant qui transportait les âmes. Quand de ces milliers de jeunes poitrines jaillit le *Credo*, quand roulait sous les vœux sonores le tonnerre de ces affirmations de la foi immuable et triomphante, ou encore quand à l'*Élévation* éclatèrent au sein du plus profond silence les sonneries aux champs qui portaient des cloîtres, j'ose dire que l'émotion religieuse nous étreignait tous jusqu'aux larmes.

Monseigneur Rutten paraît en chaire. Évêque, il parle avec l'autorité du docteur ; octogénaire, avec la majesté du vieillard « suspendu entre le ciel et la terre » selon le beau mot de M^{re} Swetchine ; père, avec les accents de la tendresse et ce que l'Écriture appelle « les entrailles de la miséricorde ».

La grandiose manifestation, dit-il, dont cette cathédrale est présentement le théâtre, a une portée si considérable qu'il serait difficile de l'exagérer.

À l'heure où dans les relations internationales on affecte d'écarter Dieu comme inexistant, vous faites profession publique de votre foi et rendez à Dieu l'hommage auquel il a droit.

À l'heure où le monde se laisse emporter par l'ivresse de la jouissance, vous affirmez tenir en estime supérieure les biens surnaturels de l'autre vie, vous protestez que vous avez donné votre âme à Dieu, consacré votre jeunesse à la vertu.

À l'heure où la société retourne à la corruption et à la barbarie, vous proclamez que la foi est la base de l'ordre international, que les principes immuables dont l'Église est la dépositaire, sont le fondement de la justice et de la fraternité !

Comment ne pas voir dans cette opportune et éclatante protestation contre l'oubli des devoirs surnaturels une marque de l'intervention divine ?

D'ordinaire c'est d'en haut que part l'influence pour s'exercer sur les éléments faibles, c'est aux anciens à enseigner la jeunesse. Aujourd'hui, par un renversement providentiel, le mouvement remonte d'en bas vers le haut, votre jeunesse enseigne l'âge mûr et la vieillesse elle-même.

Vous aimez Dieu, vous aimez son Christ. Voilà pourquoi vous exaltez la croix rédemptrice. Tandis qu'on la bannit même de tant de monuments commémoratifs de la guerre, vous voulez qu'elle repose sur votre cœur, sur vos lèvres, qu'elle se dresse, respectée, honorée, au sommet de votre vie, inspiratrice de vos travaux, gage d'espérance et de salut.

Nous priérons Dieu qu'Il achève en vous son œuvre, qu'Il vous donne la pleine intelligence du devoir et la ferme volonté de l'accomplir.

Et pour consigne et mot d'ordre, accueillez ces mots de l'Apôtre : « Veillez, tenez ferme dans la foi, agissez virilement et soyez forts ! »

* * *

Servi dans la grande salle d'étude du Collège St-Servais, le frugal et copieux déjeuner, que banquet on appelle par euphémisme, frugal par le menu, copieux par l'éloquence, avait été savamment cuisiné : il se composait de cinq toasts agrémentés de cinq plats, ou, si vous préférez, de cinq plats entrelardés de cinq toasts. La crainte seule de paraître trop raffiné m'empêche de rechercher les affinités gastronomico-oratoires qui présidèrent à cette ingénieuse combinaison du

polage *St-Germain*, et du discours limpide et substantiel de M. Gérard, au Pape et au Roi, des *croustades à l'italienne* et de celui, plein de finesse, de Mgr Laminie à la Jeunesse, du *filet de bœuf glacé* et du toast congratulatoire de M. Helbig, de la *macédoine de légumes* et de la harangue bien assortie de M. Souriac, avocat parisien, ancien président de l'A.C.J.F. et enfin des *tartes liégeoises* et du succulent épilogue de M. Nicolas Goblet.

Une particularité : pour faire plaisir à M. Souriac, on a chanté la *Marseillaise* ; à la demande de M. Goblet, on a chanté la *Brabançonne*, et de la sorte les deux nations sœurs furent encore plus charmées de cette réciprocité musicale que de celle du change.

Le plat de résistance, vrai morceau de roi, fut le discours de Mgr Laminie, petit chef-d'œuvre saupoudré de sel attique, qui avait à Liège une piquante saveur. Un idéal : Dieu, Patrie. A cet idéal qu'on subordonne les questions secondaires, linguistiques, économiques, sociales. La patrie est une et indivisible. Et à quoi donc rime cette distinction subtile entre la nation qu'on pourrait scinder et l'Etat dont il faut sauvegarder l'unité ? Pas de traces dans l'histoire d'une nation wallonne, d'une nation flamande. Elle nous parle de la Flandre, du duché de Brabant, de la principauté de Liège, etc. Elle nous fait assister à leur lente évolution qui les rapprocha de plus en plus étroitement et les amena enfin à l'unité nationale de la Belgique indépendante. Soyez donc Belges de cœur et d'âme ! Gardez votre idéal dans l'union. Vive la Belgique ! Vive l'Église ! Vive la Jeunesse catholique Belge !

* * *

Je ne décrirai pas le cortège des cinq mille congressistes serpentant par les rues ensoleillées au milieu de la sympathie générale, cette marche de triomphe scandée par les fanfares et les chants alternatifs, ce déroulement de drapeaux, de fanions, d'étendards aux tons multicolores et chatoyants, ce défilé d'allure crâne, de gestes harmonieux, de pas décidés et résolus, cette revue de l'armée des Jeunes passée au Palais épiscopal par l'évêque, le général en chef entouré d'un brillant état-major de prélats, de chanoines ; je me bornerai à dire que ce spectacle était beau comme l'aurore, radieux comme l'espérance, séduisant comme la jeunesse.

Par une inspiration hardie que l'événement justifia l'Assemblée générale tint ses assises dans la cour de l'Externat presque entièrement clôturée par des constructions et foudroyant ainsi « une salle de nature » très spacieuse où les assistants, tous debout, purent s'agglomérer à l'aise sous un soleil brûlant. La galerie du premier étage qui surplombe la cour sur toute sa longueur, décorée par une forêt de drapeaux, formait tribune d'honneur pour les évêques de Liège et d'Inshilla, leur suite, les notabilités, les représentants de la presse, et tenait lieu de proscenium pour les orateurs de plein vent. Seulement contre les flèches par trop cuisantes de Phébus-Apollon force fut bien, à défaut de marquise ou de velum protecteur, de se défendre par les couvre-chefs, et l'on y resta donc coiffé à l'instar des grands d'Espagne.

Du haut de ce perchoir se répandirent sur la foule massée des flots d'éloquence : M. le chanoine WATHELET commenta l'évangile du jour, quinzième dimanche après la Pentecôte, la résurrection du fils de la veuve de Naïm, avec un rare bonheur d'expression en l'appliquant à la résurrection morale de la Jeunesse ; M. GÉRARD adresse à la Fédération liégeoise le salut de l'A.C.J.B. et la convie à remettre à la mode d'être catholique entièrement et à fond ; M. DABIN, le distingué professeur de droit de l'Université de Louvain, prononce un discours magistral ; M. SOURIAC claironne de sa voix chaude et sonore une harangue de belle envergure ; M. le chanoine BROHÉE, directeur de l'A.C.J.B. lança une proclamation de commandant à ses troupes qui est un modèle d'éloquence militaire ; MONSIEUR RUTTEN couronna ces solennelles assises par une suprême exhortation et des remerciements attendris à tous les artisans du succès de cette magnifique journée, en première ligne à celui qui en fut la cheville ouvrière, l'habile et sagace organisateur, qui réussit par des miracles de patience à rallier tous les dévouements, à réunir en un faisceau la multitude des organismes, qui n'abandonna rien au hasard de ce que la prudence pouvait lui dérober, à M. le chanoine Bentin, ancien directeur du petit séminaire de St-Trond, dont la méritoire retraite est aussi active, aussi féconde que son temps de service pour le bien de la jeunesse auquel il la consacre.

Pour l'élevation de la pensée, le noble vêtement de l'expression, l'ardeur contenue, le feu latent de l'inspiration, pour la vibration d'âme, il faut mettre hors de pair le discours du jeune maître M. DABIN. L'Effort ne manquera pas, sans doute, de le publier in-extenso,

nous nous bornons ici, faute de place, à n'en donner que l'idée centrale.

On dit que le monde devient gneux, je pense qu'il s'embourgeoise. Son souci de ne rien se refuser et, dans la course aux plaisirs, de ne pas rester en arrière du voisin, cet idéal, une inquiétude au fond, ne sera jamais le nôtre. Avec Pasteur nous disons : « Heureux qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté et qui lui obéit... »

Notre idéal n'est pas composé de formules vides, à la manière des romantiques. Nous avons voulu un idéal de vie... non pas celui de la science, qui est courte, ni même celui de la Patrie qui finit avec la terre, mais celui des vertus de l'Évangile.

Les temps sont changés. Au XIX^e siècle, l'action des catholiques laïcs s'exerça principalement sur le terrain politique. Puis, ce fut l'idéal social qui fit vibrer le cœur des jeunes. L'heure a sonné, peut-être, de l'action spécifiquement religieuse, celle qui oriente la vie vers sa véritable fin et fournit à la volonté les énergies surnaturelles. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, cherchez l'ordre dans les rapports de l'homme avec son Créateur, des hommes entre eux, de l'homme avec les créatures mises à sa disposition, l'ordre essentiel, intégral et le reste vous sera donné par surcroît.

La jeunesse a compris qu'il lui faut adhérer au Christ, le divin chercheur d'âmes qui fait route avec tous, qui s'offre à cheminer avec tous les pèlerins de l'Émmaüs céleste.

Et le discours se poursuit par d'admirables considérations sur les devoirs du jeune catholique qui sera meneur pour n'être pas mené, qui fera honneur au Christ dont il tient en mains la réputation, qui sera chrétien jusqu'aux moelles.

Ce haut programme de vie spirituelle correspond trop justement aux aspirations de la jeunesse nouvelle, pour qu'il ne fut pas acclamé par cet auditoire enthousiaste, par cet auditoire d'élite qui réagit avec une perception rapide et une sensibilité intense aux envolées les plus fières de la pensée chrétienne.

Faut-il ajouter que nous applaudissons, nous aussi, à ce ferme langage qui exalte la suprématie de l'idéal religieux sans lui sacrifier aucun devoir, sans encourager le moins du monde cette sorte de quiétisme politique qui entraînerait la jeunesse à une sécession sur le mont Aventin d'un idéalisme nuageux, loin de l'arène où il faut lutter toujours pour la défense de nos libertés.

S'étonnera-t-on, après cela, que M. le chanoine Brohée, entrevoyant le retour toujours possible d'une offensive de l'anti-cléricisme, ait pu affirmer que pour extirper le catholicisme de la Belgique, il faudrait en faire sauter le sol.

S'étonnera-t-on, enfin, que le vénérable évêque qui prétendait ait pu dire, malgré les protestations de ses ouailles, que comptant plus de quatre fois vingt ans, il pouvait chanter son *Nunc dimittis* parce que ses yeux avaient contemplé en ce jour, parce que son cœur saluait l'aurore magnifique d'une grande rénovation religieuse.

J. SCHYRGENS.

Enquête sur le nationalisme

LE DÉPOSITION DE PAUL BUREAU.

La réponse de Paul Bureau n'apporte aucun élément nouveau dans le débat sur le nationalisme. D'ailleurs, au point de vue des principes la question, pour un catholique instruit, est tellement simple, tellement claire, qu'elle peut se résoudre en fort peu de pages.

Yves de la Brière, dans l'enquête même a dit à peu près tout ce qu'il importait de savoir.

Si on se reporte, en outre, aux deux articles : « Patrie, Guerre et Paix », dans la *Revue Apologétique*, on a tout ce qu'il faut pour appuyer son jugement sur une doctrine sûre.

Les difficultés naissent de l'ambiguïté du terme, elles croissent quand il s'agit de se prononcer sur une forme concrète de nationalisme. Ce sont, si on veut, des difficultés de casuistique et non de doctrine morale.

Mais une des utilités de l'enquête est dans ceci, que, à propos du nationalisme, surgissent dans une vive clarté, à peu près toutes les nuances d'opinion qui divisent les catholiques.

A ce point de vue, la réponse de Paul Bureau offre le plus vif intérêt.

Je connais bien peu de chose de l'homme intime, du professeur qu'on dit éminent. Mais j'ai étudié deux de ses livres : *L'Indiscipline des mœurs*, qui est un chef-d'œuvre d'analyse sociologique ; *L'Introduction à la Sociologie*, moins parfait peut-être, mais encore fort important. On y trouve une excellente critique du matérialisme historique, une fine réfutation de la sociologie de Durckheim, moins ample, moins brillante que celle de Mgr Deploige (1), mais qui renferme des remarques topiques, et bien d'autres bonnes choses qui mériteraient une étude spéciale.

Pour nous en tenir à sa contribution aux Lettres et en s'aidant de ce qu'on sait de l'auteur, on peut retrouver quelques-unes des idées qui contribuent à créer entre les catholiques de regrettables malentendus.

* * *

A l'occasion du nationalisme, c'est surtout des rapports entre nations que P. B. s'occupe. Ce point de vue est évidemment légitime. Le nationalisme impérialiste est la négation du droit et de la morale internationale.

N'oublions pas pourtant ce que tant de catholiques paraissent négliger, que le *nationalisme intégral* français n'est pas une doctrine de politique extérieure mais de politique intérieure. Au point de vue international, à la différence des nationalistes allemands par exemple, les nationalistes français acceptent parfaitement les limites que la doctrine catholique expose à l'action extérieure de l'Etat.

Dernièrement, à la Chambre, le républicain Xavier de Magallon pouvait dire sans être contredit : « Je rappelle d'un mot que jamais, en France, même avant la guerre, la théorie impérialiste n'a été formulée.

Il faut qu'on sache qu'avant la guerre, alors que les idées de Kant et de Nietzsche (2) descendaient jusqu'à l'école primaire, au delà du Rhin, et imprégnaient tous les cerveaux allemands, il n'y a jamais eu, en France, une théorie de la force, une théorie de la guerre pour la guerre, et que les chefs même du parti nationaliste, le chef de l'action, qui était Devouède, et le chef de la pensée, qui était, qui est Charles Maurras, n'ont jamais soutenu cette théorie. Devouède a dit : « Lorsque nous serons vainqueurs, nous nous montrerons

des vainqueurs au vœu juste

Et nous ne reprendrons que ce qu'on nous a pris ».

Et Maurras s'est toujours élevé contre la théorie de la guerre pour la guerre (3) et n'a jamais parlé de s'armer que pour se défendre et assurer la paix. »

Quoi qu'il en soit, dans une discussion générale du nationalisme, il est légitime et nécessaire d'envisager le problème international.

La réponse de Paul Bureau dénote à la fois les belles qualités de son intelligence et ses lacunes. Il y a deux points solides et brillants dans l'armature intellectuelle de Paul Bureau : c'est le caractère positif et scientifique de ses recherches, et c'est la flamme d'apostolat évangélique qui anime toute son activité. Il y a deux lacunes qui se rencontrent d'ailleurs chez beaucoup de catholiques de ma génération : l'ignorance de la philosophie thomiste et de la théologie scolastique.

L'argument fondamental de Paul Bureau peut se résumer comme suit : Beaucoup de catholiques ignorent qu'ils possèdent une doctrine de droit international qui impose à leur patriotisme, dans l'intérêt de la Société des Nations, autant de devoirs que de droits.

Cette doctrine a été formulée par les théologiens et les canonistes du XIII^e, du XIV^e et du XV^e siècle. Elle est toujours vivante bien que négligée, et elle offre de magnifiques lumières, pour éclairer les problèmes de politique internationale.

Prise dans sa généralité, cette affirmation est juste. Il a fallu les écrits et la propagande de Vanderpol avant la guerre, pour rappeler aux catholiques qu'il y a dans leur théologie morale une théorie de la Guerre et de la Paix, très ferme et bien supérieure à celle que professent la plupart des juristes.

(1) Dans son beau livre : *Le Conflit de la Morale et de la Sociologie*, qu'on vient de rééditer avec une préface inédite de Jacques Maritain.

(2) Ces deux noms sont bien mal choisis : Fichte et Hegel conviendraient beaucoup mieux à la démonstration.

(3) L'orateur aurait pu ajouter que Maurras a toujours été opposé à la nation armée et aux guerres effroyables que provoque le service militaire généralisé.

En 1870, au Concile du Vatican c'est un protestant anglais, David Urquhart, qui mit en branle une série d'évêques pour faire inscrire au programme des travaux du Concile, la définition des droits et des devoirs des nations. La proposition n'a pas eu de suite. Il n'est pas un seul instant douteux que le Pape ne définit un jour ces droits et ces devoirs, comme Léon XIII l'a fait en matière sociale.

Pendant la guerre, j'ai exposé cette doctrine à l'Université de Cambridge et dans deux Révues anglaises. Je puis dire que, malgré l'insuffisance de ma documentation et mon incompetence, elle a vivement frappé plusieurs protestants éminents.

Mais où Paul Bureau se trompe, c'est quand il écrit :

« Dans la plupart des pays, les catholiques se donnent comme les représentants du patriotisme, non seulement le plus ardent — ce qui serait fort bien — mais le plus exclusif, le plus ferme, parfois le plus agressif et le plus militariste, presque toujours en tout cas le moins pénétré de la notion complémentaire de l'internationalisme et du catholicisme ».

C'est une grossière erreur. L'affirmation est vraie pour l'Allemagne. Les catholiques allemands ont parlé, agi contre les enseignements les plus certains de la théologie. Ce n'est pas à St Thomas, ni à Vittoria ou à Suarez qu'ils empruntent les éléments moraux de leur patriotisme, c'est, comme l'avouait l'un d'eux, dans l'enquête, au panthéisme idéaliste de Fichte.

Aussi c'est avec infiniment de raison que le prince Ghika, qui signe sa réponse à l'enquête : Docteur en théologie, écrit que les catholiques allemands se sont laissés infecter par une véritable hérésie de nationalisme anticatholique, d'origine protestante et de nature panthéiste.

Mais elle est fautive pour la France et pour la Belgique. Le cardinal Mercier a été pour la Belgique et pour le monde entier le liérait de la conscience catholique offensée par la brutalité allemande. Or ses lettres relatives à la guerre ne font que préciser, appliquer aux événements contemporains les doctrines catholiques sur la Guerre et la Paix.

Qu'on relise dans les écrits de Vittoria, l'exposé des droits du vainqueur dans une guerre juste et on verra que, dans le traité de Versailles, dans les Réparations, dans l'occupation de la Ruhr, nous restons en deçà de nos droits.

Je ne parle pas pour Paul Bureau, qui était un esprit loyal et positif. Mais que de catholiques, de prêtres même s'imaginent que ceux qui ne pensent pas comme eux en matière internationale, qui refusent d'aller fraterniser à Berlin avec les Allemands, au risque d'énervier notre politique de réparations et de sécurité, sont infidèles à la doctrine catholique ! S'il était prouvé que la constitution de la Rhénanie en Etat indépendant est nécessaire à la sécurité de l'Europe — et beaucoup d'esprits excellents considèrent cette thèse comme prouvée, nous aurions le droit d'exiger cette séparation. — S'il était prouvé que l'unité politique du Reich est grosse de dangers de guerre, nous aurions le droit de la briser. Je ne sais pas du tout si ces mesures s'imposent. Les problèmes des réparations, de la sécurité, de la politique internationale dépassent ma compétence. Mais j'insiste sur ce fait que les catholiques compétents qui soutiendraient les solutions que je viens d'indiquer pourraient parfaitement se réclamer de la doctrine traditionnelle de la théologie catholique.

* * *

Visiblement Paul Bureau ne possède qu'une culture superficielle en théologie et en philosophie (1). En revanche, il a du bon sens, un esprit pratique formé aux méthodes de l'observation scientifique. Voici un passage, que ses amis sillonistes, qui s'imaginent naïvement que Paul Bureau leur appartient tout entier, se gardent bien de citer, mais qui ils feront bien de méditer :

« Les Alliés ont eu l'imprudence, au cours de la guerre, de se donner comme défenseurs qualifiés du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, et les trois principaux hommes d'Etat de France, de Grande-Bretagne et des Etats-Unis ne tarissent pas, dans leurs affirmations incessantes de ce prétendu droit. Il paraît que ce droit n'est que la correspondance, sur le plan international, du droit de l'individu de disposer de soi-même sur le plan interne. Je le crois volontiers et c'est pour cela qu'il est si faible, et même, disons-le, si inexistant. Il n'est pas vrai du tout que

(1) Je ne lui en fais certes pas un grief. Il a été victime d'un état de choses qu'il ne pouvait changer. Combien d'entre nous sont restés des primaires en philosophie et en théologie !

L'individu ait le droit de disposer de soi-même ; ce qui est vrai, c'est que l'homme n'a pas le droit de disposer d'un autre homme (1). Mais il ne s'ensuit pas que l'adulte soit maître de disposer de soi-même, de la manière qui lui agré, et la vérité est, au contraire, que nous sommes essentiellement des êtres sociaux, sur qui pèsent des obligations innombrables et très lourdes, et que notre premier devoir consiste justement à en prendre conscience et à les observer. Soit dit en passant, il est là, encore assez douloureux de constater que trop souvent les catholiques se sont faits les défenseurs d'un individualisme libertaire, anarchique et destructeur de la vie sociale.

On ne saurait mieux dire. Mais n'est-il pas triste aussi de penser que ce même Paul Bureau, pondéré en matière sociale, est revendiqué comme un maître par des catholiques individualistes.

Cela tient à ce que, faute de philosophie, Bureau n'a pas su faire l'unité dans sa pensée.

On le voit bien à d'autres passages de sa réponse d'ailleurs si intéressante. Ne s'avise-t-il pas d'appliquer aux relations internationales, la divine parabole du bon Samaritain, que le cycle liturgique rappelait récemment aux fidèles ? Et encore le précepte qui demande de tendre l'autre joue quand nous avons reçu un soufflet.

Sans doute la morale évangélique s'applique à toutes les relations humaines, mais ses applications varient selon les domaines. La morale individuelle ne coïncide pas en tout point avec la morale sociale. Le brave moine-soldat Lekeu était en plein dans le courant de l'Évangile, quand, après avoir embrassé l'espion Ebraht, après l'avoir consolé, après avoir prié avec lui, il le faisait fusiller. Il se serait bien gardé de le faire évader, pour lui permettre (joue droite) d'espionner à son aise. Un particulier peut pardonner une injure, alors qu'un chef d'Etat, détenteur d'un bien qui ne lui appartient pas en propre (le bien commun) est obligé en conscience d'en exiger la réparation. Un célibataire peut remettre sa dette à un débiteur coupable et récalcitrant. Un Etat ruiné par un agresseur injuste doit exiger, même par la force, les réparations qui lui sont dues. Combien de catholiques, hélas ! font de ces confusions que le simple bon sens suffirait à faire éviter ! C'est par individualisme, par absence de sens social, qu'on transporte dans le champ de la vie sociale, des règles morales qui ne valent pleinement que pour l'individu.

Entraîné sur cette pente, Paul Bureau en arrive à des affirmations erronées. Par exemple, que les premiers chrétiens considéraient la profession militaire comme incompatible avec la foi nouvelle, ce qui est une erreur (1) analogue à celle des Sillonistes, qui considéraient l'obéissance du soldat comme indigne d'un homme libre.

* * *

Voici une autre erreur, celle-ci autrement profonde et radicale. C'est, si l'on veut, l'erreur essentielle, celle qui divise les catholiques en deux camps hostiles. Le jour où l'entente se ferait sur ce point, il n'y aurait plus entre nous que d'insignifiantes et d'utiles divergences.

Citons d'abord Paul Bureau lui-même. On y admirera des réflexions justes et on verra apparaître l'erreur que je signale et qui sous une forme ou sous une autre a été successivement condamnée par Pie IX, Léon XIII et Pie X.

« Le grand mouvement cosmopolite et internationaliste du XVIII^e siècle, était loin d'être un mouvement favorable à la pensée religieuse et à la croyance chrétienne, et il associa volontiers sa propagande en faveur de l'abaïssement des frontières et de la fraternité universelle à une autre, bien moins recommandable, qui n'aboutissait à rien moins qu'à l'abolition de la dogmatique religieuse et même à l'abolition de toute culture véritable. Cette association entre des doctrines hétérogènes était purement contingente et accidentelle. Malheureusement les « enfants de l'esprit nouveau » ne le virent pas et les « enfants de la tradition » ne s'en aperçurent pas davantage. »

(1) Attention, cher professeur, trop tôt disparu au gré de nos désirs. Non, l'homme en général n'a pas le droit de disposer d'un autre homme. Mais le juge, l'officier, le père de famille n'ont-ils pas le droit de disposer, dans une certaine mesure, de ceux qui tombent sous leur juridiction et sans le consentement de ceux-ci ? De même le vainqueur dans une guerre juste vis-à-vis des nations vaincues, n'est-il pas, d'après Vittoria, comme un juge dans un procès pénal ? Attention, voici que vous allez réintroduire l'erreur funeste que vous critiquez si fermement.

Voilà formulée dans toute sa naïveté l'erreur que je signalais. Que celui d'entre nous qui ne l'a pas partagée dans sa jeunesse jette à Bureau la première pierre. Mais erreur cependant et qu'il faut confesser avec contrition, quand, comme c'est mon cas, on l'a caressée pendant plusieurs décades.

Pour certains catholiques (rappelez-vous le grand XIX^e siècle), la Renaissance, la Réforme, la Révolution française, le Socialisme, l'Internationalisme humanitaire, sont de grands mouvements de pensée essentiellement chrétiens, mais accidentellement anticatholiques. Il y a dans tout cela de simples malentendus, infiniment déplorables et qu'il appartient aux catholiques de dissiper, en montrant que tout ce bagage intellectuel entre le plus aisément du monde dans les fourgons du catholicisme traditionnel.

Je crois, quant à moi, que c'est là une très dangereuse illusion. Nous sommes en réalité devant une hérésie à forme multiple, dont le fonds essentiel est la divinisation de l'humain, la négation absolue du surnaturel. Ce n'est même pas le pur rationalisme. On conçoit parfaitement une société constituée sur des bases de pure raison, excluant tout mysticisme, tout recours au divin, au surnaturel. Elle pourrait vivre d'une certaine vie toute mécanique. Elle serait fondée sur l'égoïsme, l'exploitation des faibles par les forts. On y verrait fleurir les arts utiles, le luxe, les raffinements de la volupté et aussi l'esclavage, le meurtre des enfants malvenus, le suicide, le divorce, la stérilité volontaire, l'oppression des classes prolétariennes. Dans une certaine mesure, notre société contemporaine en est là. Et c'est là que doit aboutir en fait toute société qui rejette le christianisme.

Mais le mouvement dont il est ici question a une tout autre ambition. Il reprend à son compte l'idéal évangélique de la fraternité humaine. Ce qu'il veut réaliser, c'est le royaume de Dieu sur la terre. Mais il naturalise l'Évangile, il rejette le Christ qui est la voie, la vérité et la vie. Le Paradis promis aux fidèles, c'est, sur la terre, par des moyens purement humains qu'il prétend le réaliser.

C'est une mystique, mais une mystique tout humaine. C'est le laïcisme conçu comme une religion, la religion de l'humanité.

Or non seulement la mystique laïque ne prétend pas s'aider pour réaliser son idéal des moyens surnaturels que l'Église impose à ses fidèles, mais elle voit dans la Religion, dans l'Église, l'obstacle essentiel à la réalisation de l'idéal humanitaire.

Pour réaliser le paradis sur terre, il faut libérer l'homme de toutes les entraves qui ont jusqu'ici empêché le libre développement de sa personnalité. La première de ces entraves c'est l'Église, ses dogmes et sa discipline. Le mouvement est, par essence, anticatholique et même antireligieux. Les autres entraves viennent de la société civile. Toutes les institutions sociales qui imposent à la fantaisie individuelle des barrières, seront successivement attaquées : l'autorité civile, le juge, le soldat, le maître, la famille, la propriété, la patrie. C'est la Révolution dans tout son sens religieux et mystique et son mot d'ordre c'est : ni Dieu ni Maître.

Entre l'Église et ce mouvement humanitaire, il y a une autre chose qu'un regrettable malentendu, il y a une opposition radicale.

Le malentendu n'existe qu'entre catholiques. Certains, de cœur chaud mais d'esprit chimérique, pensent qu'il est possible et même facile de baptiser la Révolution. C'est le cas de Marc Sangnier. D'autres, et je crois pouvoir dire que ceux-ci ont pour eux la parole des Papes, pensent, au contraire, que la Révolution humanitaire, c'est l'hérésie intégrale.

L'exemple de Paul Bureau nous dévoile combien les catholiques restent divisés, sur des problèmes pourtant essentiels de l'action. Il nous montre aussi quelques-unes des raisons de cette division si déplorable en elle-même, si redoutable dans ses conséquences. Mais je me plais à penser qu'avec un homme comme Bureau, si complètement chrétien, si débarrassé de l'esprit d'intrigue des politiciens, si sincèrement loyal, on serait arrivé facilement, par une discussion paisible, à diminuer le champ de divergence. — Que ce bon et fidèle serviteur repose en paix, dans le sein du Maître qu'il a servi, selon ses lumières, mais de toute son âme, dans ce ciel où il n'y a plus ni catholiques de droite, ni catholiques de gauche, mais des saints groupés hiérarchiquement selon leurs mérites respectifs.

FERNAND DESCHAMPS.



Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

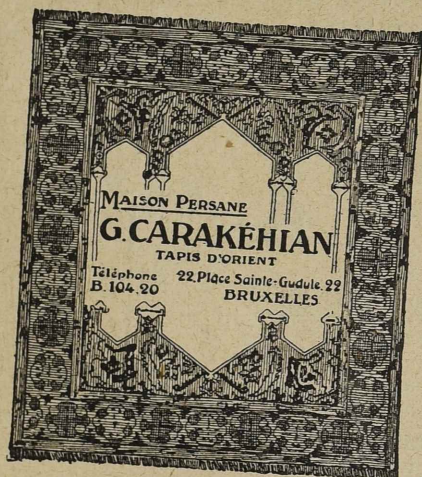
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES
CONTRE

**l'Incendie et
les accidents
de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3008

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.



CHOCOLAT

Le Chocolat Duc
surpasse tous les chocolats

La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} Française du Gramophone
BRUXELLES
51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Écuyer

Un tableau rayonnant!

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES

Typographie — Lithographie — FABRIQUE DE REGISTRES — Articles de Bureau —	VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur Maison fondée en 1733 François VANNES Successeur 13, rue de la Colline, Bruxelles TÉL. 227.64 USINE ÉLECTRIQUE : 36, RUE VANDERSTRAETEN	Papeterie — Maroquinerie — COPIE-LETTRES — Chapelets — Livres de prières —
--	---	---

LA MAISON DU TAPIS
BENEZRA

RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

LES PRIX DÉFIENT
A QUALITÉ ÉGALE
TOUT CONCURRENCE

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons. TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs). CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient). TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins

ATELIER SPÉCIAL
POUR LA REPARATION
DES TAPIS